

# Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Coloquios, 2005

Christophe Giudicelli y Maité BULLOSA

## **D'un Indien l'autre. Les avatars de l'identité *diaguita*-calchaquí (Nord-Ouest argentin - 16<sup>ème</sup>/21<sup>ème</sup> siècle).**

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Referencia electrónica

Christophe Giudicelli y Maité BULLOSA, « D'un Indien l'autre. Les avatars de l'identité *diaguita*-calchaquí (Nord-Ouest argentin - 16<sup>ème</sup>/21<sup>ème</sup> siècle). », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2005, Puesto en línea el 19 mars 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index863.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index863.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009.

© Tous droits réservés

Christophe Giudicelli y Maité Boullosa

## D'un Indien l'autre. Les avatars de l'identité *diaguita-calchaquí* (Nord- Ouest argentin – 16<sup>ème</sup>/21<sup>ème</sup> siècle).

- 1 Le 11 octobre 2003, la petite ville de Cachi, dans la province de Salta, inaugurait une statue du cacique Juan *Calchaqui*. Plus au sud, en suivant la vallée de la rivière *calchaqui*, les communautés de Quilmes et d'Amaicha brandissent avec plus d'acuité que jamais la bannière identitaire *diaguita-calchaqui* pour faire valoir leurs droits, une tactique politique qui semble payer, puisque elles sont suivies par un nombre croissant de communautés rurales qui, à leur tour, réclament le label indien . Il s'agit là de deux invocations, très différentes, du passé local, revendication d'une tradition ou d'une identité indienne/ à contenu ethnique dans le dernier cas, affirmation d'une fierté régionale plus diffuse dans le premier. Elles n'en puisent pas moins toutes deux leur substance dans le passé colonial de la région et elles se réfèrent toutes deux aux qualités prêtées par les colons aux Indiens, des qualités peu à peu fossilisées sous une forme d'autant plus vague que leurs dépositaires originaux –ces Indiens que les Espagnols appelèrent *diaguitas* et *calchaquies*– ont été déportés en masse de la région il y a près de deux siècles et demi.
- 2 Plutôt qu'un résultat abouti, ce qui suit s'apparenterait plutôt à un chantier, ou à la réunion de deux chantiers convergents.
- 4 Nous essayons en effet de confronter nos deux recherches – Maité Boullosa plus dans le champ anthropologique et contemporain, et Christophe Giudicelli davantage dans une optique d'histoire coloniale – autour d'un objet mutant par définition : l'identité, ou plus exactement la catégorie de classement identitaire *calchaqui*, ou *diaguita-calchaqui*.
- 5 Il s'agit en fait pour nous de tenter de suivre cette catégorie depuis sa création coloniale, jusqu'à ses derniers avatars politiques, et sa reprise dans les revendications actuelles des communautés qui se constituent dans la province argentine de Tucumán.
- 6 Dans un premier temps, nous allons donc retracer (brièvement) la trajectoire des catégories *diaguita* et *calchaqui*, depuis leur création, contemporaine des premiers temps de la conquête de la région, jusqu'à leur transformation en catégorie « ethnique », à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous verrons que les contours mouvants de ces deux dénomination sont intimement liées aux vicissitudes historiques de la colonisation et en particulier aux problèmes rencontrés par l'administration espagnole pour contrôler ces Indiens. La stabilisation de ces deux appellations sous la forme d'unités de classement ethnique a donc beaucoup plus à voir avec un changement de paradigme –le développement de l'ethnographie et de l'anthropologie positiviste– qu'avec une définition identitaire.
- 7 Dans un second temps, nous examinerons l'usage politique qui est fait depuis une dizaine d'année de l'appellation *diaguita-calchaqui* par les représentants de certaines communautés de la région. Pour toute une série de raisons, et notamment pour des raisons institutionnelles, la revendication identitaire *calchaqui* est devenue la forme quasi-obligée des revendications politiques, et singulièrement en matière de revendications territoriales.

### I La création coloniale de l'appellation *diaguita-calchaquí*

- 8 L'appellation « *Diaguita* » est contemporaine des toutes premières expéditions espagnoles dans une région qu'ils appellèrent « Provincia de Tucumán, juries y *Diaguitas* », dès les années 1540<sup>1</sup>. Ce nom désignait alors génériquement les indiens des hautes vallées andines du NOA, auxquels les conquistadors reconnaissaient des traits culturels communs aux autres « nations » qu'ils avaient pu rencontrer sur leur chemin depuis les Andes centrales et qui parlaient une

seule et même langue aujourd'hui disparue le kakan ou kakano. Il s'agit donc d'un nom générique appliqué à l'origine à l'ensemble des Indiens parlant cette langue, depuis la puna de Salta jusqu'au sud de l'actuelle province de La Rioja.

### 1/le désastre de 1562 : une peur taxinomique

- 9 La catégorie « calchaquí » s'est imposée un peu plus tard, et elle a une charge symbolique et idéologique beaucoup plus forte : elle est née à la chaleur des premières guerres lancées par les Indiens de l'actuel « Valle Calchaquí » contre les colons Espagnols. Il faut dire que cette guerre fut un désastre pour eux : elle anéantit quasiment la jeune province du Tucumán. Les Indiens rasèrent les trois principales villes qu'ils y avaient construites, Londres, Cañete et surtout Córdoba, dont la plupart des habitants furent massacrés. C'est précisément le récit dramatique des quelques survivants de Córdoba parvenus à La Plata, siège de l'Audience du Haut Pérou, qui donna à la catégorie Calchaquí ses premières lettres de noblesse<sup>2</sup>. –Il ressort en effet des conclusions des magistrats de l'Audience que le premier coupable serait un certain Juan Calchaquí, *cacique de los diaguitas*. Cet individu était cacique du village de Tolombón, à proximité duquel avait été construite la ville de Córdoba. Il jouissait apparemment d'un certain pouvoir local et, surtout, il était l'interlocuteur privilégié des Espagnols. La toute jeune Audience de la Plata lui attribue alors la responsabilité de tous les soulèvements qu'elle doit affronter en même temps, et où elle voit la marque d'un complot unissant depuis les Incas rebelles de Vilcabamba jusqu'aux Chiriguanos des contreforts orientaux des Andes, en passant par à peu près toutes les nations indiennes de la Puna et de la Quebrada de Humahuaca (chichas, Charcas, Omaguacas, Casavindo, Apotamas, Cochinoca, etc.).
- 10 Il y aurait beaucoup à dire sur la désignation de ce cacique local comme véritable chef d'orchestre rouge (personnellement, il nous paraît clair que c'est sa visibilité coloniale et le retentissement de la destruction de la ville qui avait été construite sur ses terres qui sont à l'origine de ce privilège).
- 11 Toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, les Espagnols baptisèrent Valle de Calchaquí la partie de la vallée du río Calchaquí où une alliance semblait s'être scellée autour de la personne de Juan Calchaquí. On aurait donc ici à l'œuvre une sorte de peur taxinomique, un sentiment de peur qui aurait la capacité d'informer son objet, et de lui donner des contours à la fois concrets et symboliques.

### 2/La mauvaise réputation

- 12 Cette dénomination géographique aurait pu disparaître ou perdre sa connotation rebelle originelle si cette même région n'avait pas par la suite posé d'énormes problèmes aux colons du Tucumán. En effet, durant le siècle qui suivit cette première guerre, les groupes indiens de la Vallée se sont maintenus à l'écart de la domination espagnole, dans une opposition plus ou moins ouverte suivant les périodes et suivant la force de la pression coloniale.
- 13 Le Valle de Calchaquí acquit peu à peu une réputation exécrationnelle aux yeux des colons, et en particulier de ceux d'entre eux qui y avaient reçu une encomienda : les Indiens refusent de servir, et toutes les expéditions armées menées depuis Tucumán ou Salta pour les mettre au travail se soldent dans le meilleur des cas par une obéissance précaire et éphémère ; dans le pire des cas, par un embrasement généralisé de la région (1562, 1577, 1588, 1611, 1630-1643, 1659-1664). Toutes les tentatives menées pour fonder une ville permanente dans la vallée connurent le même sort : une évacuation en catastrophe sous le feu indien. Par ailleurs, malgré plusieurs tentatives durant la première moitié du XVIIe siècle, les jésuites –pourtant spécialistes de ce genre d'opération– durent renoncer à y établir une mission.
- 14 Cette enclave insoumise dans une province que l'on considère comme à peu près pacifiée dès la fin du XVIe siècle causa donc des problèmes sans fin aux autorités, qui se trouvaient devant une sorte de trou noir colonial, un endroit où la domination espagnole se dissolvait, où ne manquaient pas de se réfugier tous les fugitifs en rupture d'obéissance, et d'où partaient sans

arrêt des expéditions de pillage contre les établissements coloniaux. De sorte que, petit à petit, la mauvaise réputation de cet espace résistant et de ses habitants enfla au point que, pour citer le cabildo de San Miguel del Tucumán *Calchaqui* était devenu *el coco de la tierra*<sup>3</sup>, un ogre pris très au sérieux où convergeaient tous les ennemis de la couronne.

15 Au terme de plus d'un siècle de confrontation, la catégorie « *Calchaqui* » avait donc pris définitivement le sens d'une zone peuplée d'Indiens rebelles, apostats, infidèles et dangereux : ce qui justifia la politique de déportation massive de la quasi-totalité des groupes indiens compris sous cette appellation lors des deux campagnes militaires qui suivirent l'épisode rocambolesque de Pedro Bohórquez, l'Inca sévillan du Tucumán, en 1659 et 1664<sup>4</sup>.

16 L'appellation calchaquí ne disparut pas pour autant, au contraire : si ses dépositaires n'étaient plus là pour en faire reluire le sombre éclat, l'écho de leur réputation resta très perceptible. Le terme « *calchaqui* » sera même lexicalisé : C'est ainsi par exemple qu'un certain Gil Gregorio Bazán de Pedraza, un encomendero de La Rioja s'oppose vingt-cinq ans après les dernières campagnes d'expulsion à ce que l'on renvoie dans leur village des Indiens qui n'avaient jamais fait partie, à proprement parler, du Valle Calchaquí, en expliquant craindre la formation d'un *nouveau Calchaquí d'Indiens de guerre*<sup>5</sup>. Autrement dit, ce que recouvre le terme « calchaquí », ce n'est absolument pas une identité, ce n'est même plus une zone géographique plus ou moins bien définie : c'est la définition d'un groupe dangereux, la définition d'un ennemi.

17 Avec le temps, ces caractéristiques systématiquement associées aux Indiens calchaquí furent reprises, renforcées et rendues plus épiques en sautant d'une chronique à l'autre, d'une histoire de la conquête à l'autre. L'historien jésuite Pedro Lozano, dont *l'Historia de la Conquista del Paraguay, Tucumán y Río de la Plata*, écrite au milieu du XVIIIe siècle (soit près d'un siècle après la déportation des groupes *calchaquies*), fit longtemps autorité, est sans nul doute pour beaucoup dans cette cristallisation. On lui doit en effet des affirmations qui ne manquent pas d'un certain souffle, mais dont la rigueur historique est fortement sujette à caution. Il est notamment l'auteur de l'affirmation suivante, maintes fois reprise, mais jamais fondée, et pour cause : *los cuzqueños temblaban de sólo el nombre de los calchaquíes, como que sabían era gente indómata, fiera por extremo y caribes*<sup>6</sup>.

### 3/La transubstantiation ethnographique :

18 Ce genre de chroniques finit par substituer l'image des irréductibles *calchaquies* refusant obstinément d'accepter la bienveillante tutelle des deux couronnes (Dieu et le Roi d'Espagne) à la réalité du conflit colonial. Mais ce processus d'ethnification ne parvint à son terme qu'à la fin du XIXe siècle, avec la naturalisation de ces attributs épiques dans les classements ethnographiques qui commencent à s'imposer un peu partout. Les savants classificateurs reprennent la grille coloniale mais lui donnent un autre pouvoir : d'un enregistrement à vocation essentiellement politique (quadriller pour contrôler et exploiter), on est passé à un impératif « scientifique » : classer pour connaître (ou pour remplir des cases vides). Les appellations « *diaguita* » et « calchaquí » prennent désormais place dans une table de classification évolutionniste La barbarie et l'inférieure bellicosité stigmatisée par les administrateurs coloniaux se voient transformées en qualités naturelles de peuplades primitives, au point que certains auteurs en arrivent à émettre sérieusement l'hypothèse que ces « *diaguitas* » et ces « *calchaquis* » ne peuvent être les bâtisseurs des restes archéologiques si raffinés qui enorgueillissent leur province, et qu'ils y étaient probablement aussi étrangers que les Espagnols eux-mêmes<sup>7</sup>. La catégorie *calchaquí*, catégorie de contrôle définie par les colons acquiert donc à cette époque une nature ethnique, sans que soit en rien remises en cause les caractéristiques que lui associaient les Espagnols des siècles coloniaux : le degré d'évolution défini dans ces classements et autres typologies est déduit directement de leur lecture des ouvrages qui « font autorité », c'est-à-dire très précisément les chroniques telles

que celle du Père Lozano, dont on a vu qu'elles ne faisaient qu'accentuer les catégories créées par les colons pour des raisons essentiellement pratiques de contrôle et de surveillance.

- 19 Or c'est à partir de cette même image fossilisée de l'Indien *calchaquí*, rebelle et farouche par nature, que les communautés indiennes actuelles construisent leur message de revendication et bâtissent leur légitimité face à l'État et aux organismes internationaux. Ce qui change, c'est le point de vue sur cette image passée, dont ils inversent naturellement le sens : il n'est plus question de barbares assoiffés de sang, mais de valeureux ancêtres en lutte contre l'oppression blanche.

## **II La réindianisation actuelle des Vallées *calchaquis* :**

- 20 Considérons maintenant le processus actuellement en cours de (re)-fondation de communautés indiennes dans cette même région. Je travaille sur deux villages des vallées *Calchaquies*, Amaichá et Quilmes, deux villages qui se revendiquent indiens depuis le changement constitutionnel de 1994. Ce fait particulier dans une région où parler des Indiens était tabou m'a amenée à m'y intéresser. Les habitants de ces villages ont de nombreux traits culturels des paysans des régions andines avec notamment la croyance en la Pachamama. Ce fut une zone de fortes migrations et de métissage de part la politique coloniale de déplacement de populations et dû aussi à sa proximité avec la Bolivie et le Chili. La langue parlée dans ces villages est l'espagnol.

### **Emergence de l'Indien sur la scène nationale et locale :**

- 21 Pour introduire ce phénomène récent de revendications indiennes, il est nécessaire de rappeler brièvement les changements opérés au niveau national et international pour ce qui est du traitement de la « cause indienne ». Nous avons en effet à faire ici à un changement net de perception de l'Indien qui antérieurement était considéré comme un « indigent » que l'Etat se devait de « civiliser » par le biais de l'évangélisation et de l'assimilation. C'est tout un processus dû à des révoltes de la part de certaines communautés indiennes et dû aussi au militantisme pour la cause indienne qui a pris de plus en plus d'ampleur notamment depuis les années 70. Ce processus a réellement pris forme en Argentine avec la promulgation de lois en faveur des « populations indigènes », qui leur octroient des droits notamment sur les terres qu'ils occupent. Le changement constitutionnel de 1994 où est respectée et prônée la diversité culturelle au sein de l'Etat argentin est également central. Le projet de déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples indigènes élaboré à Genève en 1993 a eu un fort impact au niveau national notamment au niveau constitutionnel. Jusqu'alors la constitution argentine ordonnait aux pouvoirs de l'Etat de « maintenir une relation pacifique avec les Indiens et de promouvoir leur conversion au catholicisme ». Elle reconnaît en 1994 la préexistence des communautés indiennes, le fait que ces peuples ont une histoire et une culture propres, antérieures à celles de la nation argentine et que depuis 400 ans les Indiens sont privés du droit de vivre selon leur héritage culturel. Cette reconnaissance signifie aussi que l'Etat argentin s'engage vis-à-vis de ses citoyens et de la communauté internationale à octroyer une série de droits qui rendent possible l'intégration des populations indiennes à la communauté nationale, de façon à corriger les outrages et les abus dont ont souffert ces peuples au cours de l'histoire. Ainsi est instaurée l'obligation de consultation et la participation des populations indiennes pour tout projet les concernant. Sont également reconnues l'autorité de diverses organisations, la nécessité de l'éducation bilingue et biculturelle et la propriété communautaire des terres<sup>8</sup>. Etre Indien est aujourd'hui un moyen pour les populations d'origine indienne de revendiquer des terres, des droits, de dénoncer les discriminations dont ils ont été victimes jusqu'alors et de réclamer une plus grande justice sociale. L'ethnicité est donc aujourd'hui devenue un des principaux vecteurs de revendications sociales et politiques car le mot d'ordre n'est plus « la terre aux paysans » mais « la terre aux Indiens ».

## Présentations des villages :

- 22 Pour ce qui est des deux villages sur lesquels je travaille, il me faut mettre en avant leurs différences car les enjeux ne sont pas les mêmes. Quilmes est un village qui lutte pour la récupération de ses terres. Le cas d'Amaichá, le village voisin, est différent. Il a bénéficié d'une *cédula Real*, cas exceptionnel en Argentine, et est donc propriétaire de ses terres qu'il gère communautairement<sup>9</sup>. C'est ainsi que nous pouvons parler pour ce village de « communauté » sachant qu'il y a une longue tradition de gestion communautaire des terres et du village qui n'existe pas encore à Quilmes. En effet, à Quilmes, l'organisation indienne tente de réorganiser 14 hameaux pour en faire une « communauté » mais nous avons affaire là à un processus de construction récent qui date de 1984<sup>10</sup>. Toujours est-il que l'appellation « communauté indienne » est récente pour ces deux villages. En effet, c'est un moyen aujourd'hui d'aborder la question des terres sous un angle juridique, d'attirer des fonds pour des projets de « développement » et de développer le tourisme. Mais pour être reconnu en tant que « communauté indienne », il faut entre autre avoir « label ethnique » afin de certifier son origine. Amaichá et Quilmes se réclament donc descendants des « *diaguitas calchaquies* ».

## Quand l'appartenance ethnique vient légitimer l'action politique :

- 23 Aujourd'hui, l'appartenance ethnique vient légitimer l'action politique. En effet, être « *diaguita Calchaqui* » sert à légitimer tout discours ou action politique locale à Amaichá. C'est celui qui sera le plus « indien » ou le plus « traditionnel » qui aura le plus de légitimité, notamment vis-à-vis des agents extérieurs comme le gouvernement provincial ou l'INAI (Instituto Nacional de asuntos indigenas). Par exemple, en 2002, nous avons assisté à l'instauration d'un conseil des anciens par un avocat militant pour la cause indienne, originaire d'Amaichá et exerçant à Buenos Aires. Il est venu donner des « cours d'identité » au villageois pour leur enseigner ce qu'était être « indien » (suivant les normes établies par les Nations Unies). Le conseil des anciens est selon lui l'autorité suprême de toute communauté indienne et il en a ainsi institué un à Amaichá afin de rivaliser avec le Cacique actuel. Les membres du conseil des anciens font régulièrement des déclarations à la presse pour délégitimer le cacique en place avec pour argument central que celui-ci a perdu la « cosmologie indienne », et qu'il est soupçonné de malversations.
- 24 Dans les discours politiques aujourd'hui à Amaichá, la légitimité dépend de l'appartenance ethnique et son degré d' « authenticité ». Quand il y a une opposition, une volonté de délégitimer l'autre, elle passe par le degré d'appartenance ethnique. Pour illustrer cela nous pouvons citer le cas d'une vieille dame faisant partie du conseil des anciens qui avait des critiques à formuler à l'encontre du président de l'école culturelle locale, ONG de plus en plus influente. Pour signifier le fait que ce-dernier n'avait pas son mot à dire dans le débat politique locale, son argument central était qu'il n'était pas d'ici, qu'il n'était pas *Diaguita* car celui-ci en effet vivait dans la haute-montagne sur l'autre versant et n'était arrivé qu'à l'âge de sept ans à Amaichá. Le discours indianiste, en se radicalisant, fait place à des propos à connotation xénophobe comme nous pouvons le voir à travers cet exemple. D'ailleurs le discours de certains militants de l'organisation indienne de Quilmes recueillis lors de mon travail de terrain en 2002 viennent confirmer cette hypothèse. Les Indiens sont gentils, sages, spirituels, respectueux de la nature, les Blancs sont méchants, destructeurs, intolérants,... C'est un discours avec une dichotomie Indiens/Blancs qui n'était pas aussi exacerbé lors de mon premier terrain effectué deux ans auparavant.

## L'identité « *Diaguita Calchaquí* », d'une classification de contrôle péjorative à une identité valorisante et libératrice :

- 25 Il est intéressant de voir comment l'identité « *Diaguita Calchaqui* » passe d'une classification de contrôle péjorative à une identité valorisante libératrice. En effet, comme nous venons de le

voir, la désignation « *Diaguita Calchaqui* » est aujourd'hui très valorisante pour les militants des organisations indiennes locales. Ce n'est pas le cas pour l'ensemble des villageois car pour beaucoup, être Indien est toujours synonyme de sauvage, non-civilisé au bas de l'échelle sociale. Les militants pour leur part ont compris qu'aujourd'hui l'ethnicité était devenue le principal moyen pour revendiquer des terres et des droits et tentent de communiquer aux autres ces nouvelles définitions de l'indianité valorisées et véhiculées au niveau international. Voici les propos d'un des jeunes militants de l'organisation indienne de Quilmes :

26 Nous avons beaucoup progressé depuis 1996 parce que nous avons réussi à faire prendre conscience à tous les habitants, enfin une grande partie, qu'il n'y avait pas à avoir honte à reconnaître nos racines à... à dire je suis descendant des Quilmes, je suis un Indien, un indigène, comme vous voudrez, parce qu'Indien indigène est le drapeau de combat comme on dit, c'est notre drapeau de combat<sup>11</sup>.

27 Pour en revenir à la thématique du conflit, le nom « *Diaguita Calchaqui* » était attribué par les Colons dans une volonté de classification et de control des populations locales. Terme qui finit par signifier populations conflictuelles/rebelles comme nous l'avons vu en première partie. Aujourd'hui, ce nom est resignifié, valorisé et revendiqué mais toujours dans une idée de lutte, non plus dans un contexte de guerres coloniales mais de lutte sociale et de lutte pour les terres. Finalement, nous pouvons conclure que cette attribution donnée ou reprise à toujours en filigrane une connotation guerrière, notamment à Quilmes où l'enjeu majeur est la récupération de leurs terres. Les militants se comparent d'ailleurs souvent à leurs « ancêtres » guerriers et redoutés. Dans leur imaginaire, ils continuent leur lutte valeureuse pour la préservation de leur territoire. Je cite un des militants de l'organisation indienne de Quilmes :

Nos ancêtres ont donné leur vie pour ça, pour la terre mais bon...ils ont été vaincu mais pas exterminés, ils sont restés et aujourd'hui nous sommes là nous, nous devons suivre leur exemple et continuer cette lutte<sup>12</sup>.

28 Aujourd'hui le terme « *Diaguita Calchaqui* » est resignifiée, d'une catégorie coloniale de contrôle à une catégorie libératrice. Nous pouvons conclure par ce slogan prôné dans les années 70 par les organisations indiennes qui disaient : *Indien est le mot par lequel ils nous ont dominés, Indien est le mot avec lequel nous nous libérerons*<sup>13</sup>.

## Conclusions

29 L'image de l'Indien *calchaquí* rebelle et primitif forgée lors de la confrontation coloniale puis naturalisée lors de la relecture ethnographique et évolutionniste des sources coloniales connaît donc une nouvelle jeunesse. Elle est reprise à leur compte par un nombre croissant de communautés rurales de Tucumán, pour qui elle est un excellent vecteur de revendications politiques. Reste à savoir quel sera l'impact et la forme prise par ce processus de réindianisation mené à partir d'une « identité » éminemment construite, et qui est en outre largement préformatée par les dispositifs de revendication développés au niveau global par les organisations de défenses des peuples autochtones. La question reste ouverte, et il est évident que cette identité sera ce qu'en feront les communautés qui aujourd'hui s'appuient sur le label ethnique pour faire entendre des revendications sociales et politiques restées sans réponse pendant des décennies.

---

### Notas

1 Pour une version quelque peu romancée des récits traitant des premières expéditions de conquête de la région, voir Teresa Piossek Prebisch, *Los hombres de la entrada, historia de la expedición de Diego de Rojas, 1543-1546*, Tucumán, Edinor, 1986.

2 [...]viéndose perdidos acordaron de se salir huyendo una noche y desanpararon el fuerte y pueblo que allí tenían poblado y así lo hizieron y los yndios les dieron alcance y mataron

y prendieron muchos dellos y de sus mugeres y hijos y escaparonse muy malheridos veynto hombres dexando allí la gente que nos les pudo seguir, de la qual se a tenydo nueva por yndios desta tierra que también se escaparon y binyeron huyendo tras sus amos que trayan a las mugeres castellananas sirbiéndose dellas descalzas y vestidas al modo de yndias y haziéndolas ynjutias y afrentas muy lastimosas[...] ;Carta de la Audiencia de Charcas al rey, 30-10-1564, in Ricardo Jaimes Freyre, *El Tucumán colonial*, Buenos Aires, Coni hermanos, 1915, vol. 1pp. 46.

3 Carta de la ciudad de S.M. de Tucumán a Su Magestad., 30 de noviembre de 1613, in R. Levillier (ed.), *Papeles eclesiásticos del Tucumán*, Madrid, ed. De Juan Pueyo, 1926, vol.1, p.103.

4 Sur ce sujet, voir la chronique du Père Hernando de Torreblanca, qui était missionnaire dans la région à l'époque des faits et participa aux campagnes militaires contre les Indiens. Hernando de Torreblanca, *Relación histórica de Calchaquí*, Buenos Aires, AGN, 1999 [1696]. Également, Ana María Lorandi, *De quimeras, rebeliones y utopías, la gesta del inca Pedro Bohorques*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, fondo editorial, 1997.

5[...]se debe temer se formará otro calchaquí de indios de guerra Aníbal montes, *Encomiendas de indios diaguitas documentadas en el archivo histórico de Córdoba*, Córdoba, 1986 ( 29 p.). Il s'agissait d'Indiens hualfines, de la région de Londres, qui, selon le quadrillage colonial, était situé en dehors du Valle Calchaquí proprement dit, vers le sud.

6 Pedro Lozano (SJ), op. cit., p.10.

7 [...]los calchaquíes fueron una raza que invadió el país y dió en tierra con una civilización que encontraron, demasiada adelantada[...] Todos estos restos de fortalezas, esas ciudades que hasta hoy pueden contemplarse en ruinas, todos esos hermosos monumentos de defensa, no son a mi juicio, obra de los calchaquíes, sino de la antigua raza aborigen que ellos exterminaron, o de los Incas[...]Lafone Quevedo un autre éminent savant de l'époque, pense également que *estos bárbaros eran tan intrusos como los españoles en el valle de Calchaquí*. Adán Quiroga, *Calchaquí*, Buenos Aires, « La cultura argentina, 1923 [1897], p. 139-140

8 La convention n°169 de l'OIT (Organisation Internationale du Travail), ratifiée en 1992 en Argentine mais enregistrée à Genève seulement 9 ans plus tard, le 3 juillet 2001, dit explicitement dans l'article n°13 que « les gouvernements doivent respecter l'importance spéciale que revêt pour la culture et les valeurs spirituelles des peuples intéressés la relation qu'ils entretiennent avec les terres ou territoires qu'ils occupent ». Et l'article 14 indique que « les droits de propriété et de possession sur les terres qu'ils occupent traditionnellement doivent être reconnus aux peuples intéressés. En outre des mesures doivent être prises dans les cas appropriés pour sauvegarder le droit des peuples intéressés d'utiliser les terres non exclusivement occupées par eux, mais auxquels ils ont traditionnellement accès pour leurs activités traditionnelles et de subsistance ». Cette convention est le cheval de bataille de la majeure partie des communautés indiennes qui se forment actuellement.

9 Ce document fondamental est reproduit in Alejandro Isla, *Los usos políticos de la identidad*, Buenos Aires, Editorial de las Ciencias, 2002, pp. 51-53.

10 En 1984 a lieu un congrès à Tucumán où les Quilmeños ont parlé de la nécessité de s'organiser avec une « personaria juridica provincial » en tant qu'association civile.

11 « hasta hoy desde el '96 hasta hoy hemos crecido mucho porque hemos logrado concientizar a toda la gente la gran parte de ella, que no tiene que avergonzarse en reconocer sus raíces en....decir si yo soy descendiente de los Quilmes, soy un indio, un indígena, como quiera tomarlo, porque indio indígena es la bandera de lucha, como se dice...es nuestra bandera de lucha » (extrait d'entretien avec un jeune militant de l'organisation indienne de Quilmes - Octobre 2002 - Quilmes).

12 « nuestros ancestros han dado su vida por esto, por la tierra, pero bueno...han sido vencidos pero no exterminados, han quedado y hoy somos nosotros los que tenemos que volver a la enseñanza, seguir en la lucha esa ». (extrait d'entretien avec un jeune lilitant de l'organisation indienne de Quilmes – octobre 2002 – Quilmes)

13 « Indio es la palabra con que nos dominaron, indio es la palbara con que nos liberemos ».

***Para citar este artículo***

Referencia electrónica

Christophe Giudicelli y Maité Boulosa, « D'un Indien l'autre. Les avatars de l'identité *diaguita-calchaquí* (Nord- Ouest argentin – 16<sup>ème</sup>/21<sup>ème</sup> siècle). », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2005, Puesto en línea el 19 mars 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index863.html>

---

---

***Licencia***

© Tous droits réservés

---

***Licence portant sur le document*** : © Tous droits réservés